Reite Plants: An Ethnobotanical Study in Tok Pisin and English de Porer Nombo and James Leach

Christian Coiffier

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/jso/6875>

DOI : 10.4000/jso.6875

ISSN : 1760-7256

Éditeur

Société des océanistes

Édition imprimée

Date de publication : 15 octobre 2013

Pagination : 266-268

ISBN : 978-2-85430-035-2

ISSN : 0300-953x

Référence électronique

Christian Coiffier, « *Reite Plants: An Ethnobotanical Study in Tok Pisin and English* de Porer Nombo and James Leach », *Journal de la Société des Océanistes* [En ligne], 136-137 | 2013, mis en ligne le 20 octobre 2013, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/jso/6875> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/jso.6875>

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.

© Tous droits réservés

Reite Plants: An Ethnobotanical Study in Tok Pisin and English de Porer Nombo and James Leach

Christian Coiffier

RÉFÉRENCE

NOMBO Porer and James LEACH, 2010. *Reite Plants : An Ethnobotanical Study in Tok Pisin and English*, Canberra, The Australian National University E Press, Asia-Pacific Environment Monograph 4, 192 p., bibliogr., index, photographies en couleur.

- 1 Cet ouvrage représente un excellent exemple d'aboutissement d'un travail réalisé en collaboration étroite entre un villageois papou Porer Nombo et un scientifique James Leach au cours de trois missions de terrain, durant les années 1995, 1999 et 2004. Les auteurs se situent dans la tradition des recherches en ethnobiologie réalisées conjointement par Saem Majnep et Ralph Bulmer dans les collines de la région de Madang et publiées dans un ouvrage désormais classique, *Birds of my Kalam country/ Mnmon Yad Kalam* (1977). Ce type de collaboration a été mené également aux îles Salomon par Michael Kwa'ioloa et Ben Burt (2001). De nombreuses recherches en ethnobiologie ont été effectuées dans cette région de Papouasie Nouvelle-Guinée depuis les séjours qu'y effectua dans la seconde moitié du XIX^e siècle le russe Nikolai Mikloukho-Maklaï. L'implantation, près de Madang de l'Institut de recherche Christensen (jusqu'en 1997) y a certainement favorisé le développement de la recherche scientifique tout en produisant de nombreuses publications. Nous citerons à titre d'exemple l'excellent ouvrage de Christin Kocher-Schmid (1991) réalisé dans le village de Nokopo à la frontière sud-est de cette province.
- 2 L'un des deux auteurs, Porer Nombo, n'a jamais appris à lire ni à écrire, mais il est reconnu localement comme un expert concernant les plantes et la coutume. Il a fait partie du gouvernement local d'un district de la Rai Coast en Papouasie Nouvelle-

Guinée et, en 2000, il a été invité à s'exprimer lors d'une conférence universitaire intitulée *Intellectual and cultural Property* organisée par le Dr Lawrence Kalinoe de l'University of Papua New Guinea et les membres du projet *Cambridge/Brunel University Project : Property Transactions and Creations : New Economic relations in the Pacific*. En 2009, il s'est rendu en Angleterre, invité par le British Museum, pour assister des chercheurs. James Leach est, quant à lui, Senior Lecturer et directeur du département d'anthropologie de l'université d'Aberdeen. Il a effectué de longues recherches de terrain dans la province de Madang et il est l'auteur de diverses publications dont la liste est donnée pages 187-188.

- 3 Cet ouvrage concerne les différents usages de certaines plantes d'une région de piémont de la côte de Rai en Papouasie-Nouvelle-Guinée et, particulièrement, du village de Reite situé entre les rivières Seng et Yakai dans le district de Mok où la population parle la langue Nekgini. Il est divisé en neuf chapitres correspondant chacun à un usage particulier de ces plantes. C'est Porer Nombo qui a choisi les plantes les plus significatives qui devaient être présentées dans ce livre, c'est-à-dire celles qui ont le plus de pouvoir et de sens dans les relations sociales de la communauté de langue Nekgini. Devant les rapides changements de styles de vie basés de plus en plus sur l'économie de marché, il a souhaité pouvoir transmettre par écrit aux futures générations des savoirs locaux qui jusqu'à présent ne circulaient que grâce à la tradition orale et qui risquaient par ce fait de disparaître rapidement.
- 4 Un premier appendice expose les raisons pour lesquelles Porer Nombo a entrepris ce travail en commun avec James Leach. Porer Nombo exprime sa réflexion concernant la coutume qui, selon lui, a le même statut que les lois introduites par l'Homme blanc et il reconnaît avec humilité qu'il n'est pas le seul détenteur de ses connaissances au sujet des plantes. Celles-ci appartiennent à tout son lignage y compris aux ancêtres. Ce n'est pas un individu qui transmet son savoir, mais une famille et il y a donc de nombreux préalables pour effectuer une quelconque transmission à un enfant ou à un neveu. Selon lui, il y a une très grande responsabilité à transmettre un savoir car les esprits ancestraux doivent en avoir accepté le principe. Tous les biens matériels et intellectuels appartiennent ainsi à l'ensemble de la communauté (les vivants et les morts) et il peut donc y avoir des représailles contre celui qui n'en tiendrait pas compte. Porer Nombo estime que le respect des coutumes de sa communauté permet une vie harmonieuse pour tous, alors que les nouvelles lois introduites par les Blancs et, particulièrement par rapport à l'argent, apportent la discorde et risque à terme de ruiner l'équilibre existant. Il se félicite que James Leach ait pris en compte le respect de cette coutume pour la rédaction de cet ouvrage.
- 5 Le second appendice, écrit par James Leach, est un essai sur la propriété intellectuelle des savoirs indigènes concernant les plantes dans un contexte de conservation de la biodiversité bien malmenée dans cette région du monde. Il situe son travail conjoint avec Porer Nombo dans la mouvance de la Convention sur la Biodiversité de Rio au Brésil (1992), où de nombreux pays ont approuvé les recommandations faites pour la préservation de cette biodiversité et sur les responsabilités qui leur incombent. James Leach a longtemps hésité pour publier cet ouvrage, car il se posait de nombreuses questions relatives à la propriété intellectuelle des savoirs que ce livre allait transmettre. Pour respecter la coutume, il a transmis des copies d'une première version aux membres de la communauté du village de Reite qui ont donné leur accord avec enthousiasme pour une publication. James Leach insiste sur le fait que les lois de l'État

de Papouasie, congruentes avec les lois internationales concernant la propriété intellectuelle, ne protègent que la forme de la présentation d'un savoir et non ce savoir en lui-même. James Leach remet en cause le système actuel de *copyright* qui n'est pas selon lui suffisamment adapté pour défendre les intérêts moraux et matériels des communautés indigènes face aux compagnies pharmaceutiques souhaitant développer des recherches thérapeutiques utilisant leurs savoirs ancestraux. Selon lui, le *copyright* attribué aux deux auteurs devient ainsi un premier garde-fou pour la protection de la propriété intellectuelle de cette communauté face à la législation internationale sur lesquels s'appuient les chimistes des compagnies pharmaceutiques. Pour James Leach, la transmission et l'échange des connaissances avec les autres peuples de Papouasie Nouvelle-Guinée peuvent, tout à la fois, permettre de valider la nocivité de certaines plantes comme d'en découvrir les effets bénéfiques. Ce qui, sur le long terme, ne peut être que positif pour tous.

- 6 La rédaction de cet ouvrage en pidgin-mélanésien et en anglais est d'une lecture aisée aussi bien pour les villageois papous que pour les scientifiques. Toutes les photographies sont en couleur. Une table des illustrations en début d'ouvrage (pp. xvii-xxiv) permet au lecteur de trouver rapidement ce qu'il cherche. À la fin, un glossaire met en correspondance le nom des plantes en langue nekgini et leur nom scientifique tout en donnant parfois leur nom en pidgin-mélanésien et quelques usages en anglais. Il serait souhaitable que ce genre d'ouvrage, encore trop rare, puisse se multiplier. Une plus grande collaboration entre scientifique et personnes détentrices des savoirs locaux dans les villages permettrait de compléter les connaissances déjà acquises et surtout serait très positive pour envisager une réelle protection de l'environnement. La région de Madang a été bien maltraitée depuis cinquante ans par la déforestation et l'implantation de zones industrielles dont les résidus déversés dans les rivières sont allés se déposer dans les fonds marins de la baie de l'Astrolabe. C'est ainsi le cas avec l'usine de traitement du nickel de Basamuk qui exploite la matière première provenant de la mine de Kurumbukari située sur le côté sud de la vallée du fleuve Ramu. Les projets de construction d'énormes usines de traitement du poisson (comme le thon rouge) en association avec la Communauté européenne ne vont faire qu'empirer la dégradation de l'environnement dans cette région et accélérer la politique d'expulsion des populations locales de leurs terres ancestrales. Un film du réalisateur Olivier Pollet, « Canning paradise », prix spécial du jury lors du FIF0 2013 (Festival international du film documentaire océanien), montre comment la mondialisation avec ses projets de développement dans la région de Madang touche de manière violente la Papouasie-Nouvelle-Guinée. L'expédition scientifique internationale organisée par Philippe Boucher et Oliver Pascal sous l'égide du Muséum national d'histoire naturelle de Paris, à la fin de l'année 2012, n'a pu que constater les dégâts irréparables déjà produits sur la flore et faune halieutique de la côte de Rai dans la mer de Bismarck.

BIBLIOGRAPHIE

MAJNEP Saem et Ralph BULMER, 1977. *Birds of my Kalam country/Mnmon Yad Kalam Yakt*, (illustrated by C. Healey), Oxford, Oxford University Press.

KOCHER SCHMID Christin, 1991. *Of People and Plants. A botanical Ethnography of Nokopo Village, Madang and Morobe Provinces, Papua New Guinea*, Basler Beiträge zur Ethnologie, Band 33, Basel, Ethnologisches Seminar der Universität und Museum für Völkerkunde in Kommission bei Wepf & Co AG Verlag.

KWA'IOLOA Michael et Ben BURT, 2001. *Na Masu'u kia'i Kwara'ae. Our Forest of Kwara'ae*, London, The British Museum Press.